

Jabban

(Sohrab Sepheri, Li Bai, William Blake...)

Je suis nulle part

Jabban se souvient du désert qui était comme une friche quand les moutons y paissaient à l'aventure, il s'en souvient dans l'atelier tandis qu'il observe à travers la vitre sale le mouvement assez lent des vaches qui vont broutant une pâture abondante. « Nous avons eu nos premières neiges en août » raconte le patron qui figole une serrure de porte. Et puis les vaches se plaignent, elles meuglent « comme si elles souffraient. Qu'est-ce qu'elles peuvent bien avoir ? » Alors autour de l'atelier l'espace s'élargit, il grandit sous le ciel bombé ; la voix plaintive d'Al-Safi vient à l'oreille de Jabban et, sans savoir pourquoi, il pleure. « De quoi te plains-tu, Jabban ?

-oui, Patron, ici j'ai bon travail »

L'atelier est silencieux, dehors sous le soleil qui monte les vaches meuglent encore mais le troupeau insensiblement se disperse et les plaintes s'éteignent doucement dans la prairie où maintenant les souffles et le bruit de l'herbe broutée s'entremêlent et viennent par instants jusqu'à l'atelier remplir avec la brise le silence qui s'est installé. Le patron à sa serrure, Jabban à l'établi, chacun s'absorbe sur son travail et le cliquetis des outils résonne comme un bruit de cuisine.

« Pourquoi entres tu dans mon lit/ Ô vent printanier ?... C'est la mélodie qui traverse Jabban, Si vous venez me chercher/ Je serai nulle part/ Hichestān, hichestān !...

-Que chantes-tu, Jabban ?

-« Si vous me cherchez, je serai nulle part », c'est ça la chanson

-Tu n'es pas bien ici ?

-Patron, je suis très bien mais j'ai la nostalgie.

-C'est le Pays qui te manque ?

-C'est pas ça, c'est la tristesse qui me prend, c'est les vaches...

-Les vaches...

-Les vaches, Patron, elles pleuraient ce matin...

-Elles pleurent pas, Jabban...

-Je sais mais elles meuglent comme si elles souffraient

-C'est vrai.

-On sait rien des vaches, Patron.

-Pas grand chose, Jabban...

Au bord de la mer

-Faudra mettre des pommelles bien solides, la porte est haute, Patron

-Celles-là ?

-Moi, je pense, Patron..., des plus grosses encore

-T'as raison, faudra que j'en prenne...

Le cliquetis des outils reprend, c'est comme un petit rythme qui rend l'espace tranquille. Il ne peut rien arriver, le travail avance, les vaches paissent. L'odeur chaude de leurs corps vient avec la brise lorsqu'elles approchent et s'établit dans l'atelier. Quelques mouches bourdonnent... Bientôt c'est midi, comme le temps passe ! Les vaches une à une se sont couchées dans la prairie, en silence elles ruminent, « regarde, Jabban, celle de droite, elle est pas jolie ?

-Très jolie, Patron.

Dehors est un grand évier où tous deux en observant les bêtes se lavent les mains, les avant-bras et la figure avec du savon noir.

-On dirait de grosses pierres...

-C'est vrai, Jabban, de grosses pierres rondes. »

L'appentis qui sert de cuisine n'est pas loin, ils traînent tous deux les pieds, ils aiment faire crisser les feuilles sèches.

-J'aime bien le bruit.

Deux plats sont vite réchauffés, chacun le sien suivant ses goûts : je préfère le mouton, toi le bœuf.

D'ici la mer n'est pas très loin, on sent le souffle de l'air marin qui passe; les vaches tournent la tête, elles aiment le sel dont le goût acide fait saliver. Quand il fait beau, de faibles embruns réveillent des plaisirs ...

-Tous les jours qu'il fait beau, on est tenté de se baigner.

-Comme tu parles, Jabban !

-Patron, je parle pas bien ?

-C'est pas ça, Jabban... C'est vrai qu'on a envie de se baigner. Et si on y allait, Jabban, qu'est-ce que t'en dit ?

-J'sais pas, faut finir la porte... »

Tout est plus silencieux derrière les vitres doublées du petit cabanon où il fait plus chaud aussi ; c'est pour l'hiver qu'on l'a construit ainsi. Quand l'hiver viendra, on regrettera peut-être de ne pas s'être baigné. Le patron ouvre la porte : « On a besoin d'air, Jabban, qu'est-ce que t'en dis ?

-Oui, fait chaud, Patron

-Mais qu'est-ce que t'en dis..., de la mer ?

-J'en dis : ça peut pas faire de mal.

-Jabban, tu me déconcertes...

-Ça veut dire quoi ?

-Viens, allons à la mer. »

Ils partirent. La mer est bleue ; c'est comme une invitation à regarder au loin. La plage est vide car le vent est un peu frais. Les hommes se taisent. La houle est douce et les vagues devant leurs yeux les enivrent doucement.

-C'est si bon !

-Ça saoule un peu...

-« Voici le monde dans un grain de sable »...

-C'est joli, Patron, mais la mer, c'est pas le monde.

-T'as raison. On y va !

Et tous deux se déshabillent, plongent et se débattent dans l'eau qui les reçoit.

-C'est bon !

-Drôlement!

Les vagues sont courtes, le vent léger ; ils nagent et nagent encore jusqu'à la première bouée, jusqu'à la deuxième. Ils sont encore jeunes.

-tchou !

Ils soufflent, se démènent...

Et la mer semble se réjouir.

-L'écume, là ! C'est le rire des vagues, Patron !

-Où ça ?

-Sur la crête !

Plus tard, dans les friselis qui viennent courir sur la plage des sourires furtifs se dessinent aussi.

-Là, ça rigole encore, Jabban...

Et tous deux, ils sourient sous le ciel sans nuage tandis que court un petit vent frais qui les fait frissonner.

-La mer est grande, très grande ; on n'en voit pas le bout.

-C'est parce que la terre est ronde, Jabban.

-Patron, c'est pas ça. Si on voulait la traverser...

-Avec un bateau ?

-Non, comme ça.

-À la nage ?

-À la nage, on peut pas !

-On peut pas...

Aurais-je donc rêvé

Ils sont rentrés depuis longtemps, ils travaillent dans le silence de l'atelier, la nuit approche, le bon temps pris se rattrape.

-Qu'est-ce que tu crois, Jabban, dans une heure, on aura fini ?

Les vaches se sont approchées maintenant, elles piétinent autour de l'atelier comme impatientes.

-une fois, y avait des génisses toutes serrées au milieu d'un champ ; alors je me suis approché pour voir ce qui se passait, elles n'ont pas filé, Jabban, mais elles m'ont regardé. Alors ça m'a fait un peu peur.

-Peur de quoi, Patron ?

-J'sais pas...

-Des fois, on sait pas...

-Tiens, donne-moi la main.

Ils transportent l'huissierie en cours avec précaution, sans la porte elle se déforme. Il faut faire attention. Jabban a maintenant fini son travail mais le patron cherche quelque chose.

-c'est les pommelles ?

-Oui, où elles sont ?

-Il fallait en acheter...

-Mince, la mer a emporté la commission, Jabban. Qu'est-ce que t'en dis ? On verra ça demain, faut que j'y pense...

Bientôt la journée prend fin, on se serre la main, on se quitte. Jabban habite tout près dans une clairière de la forêt. Le Patron possède une maison dans le village voisin, il s'y rend en voiture parce qu'il n'a pas le temps; à la maison, on l'attend. Jabban n'a qu'un petit kilomètre à parcourir, le soir est calme et tout doucement, il marche en regardant le ciel très clair où brillent déjà des étoiles. Tandis qu'il longe un champ, les vaches l'accompagnent. Certaines soufflent, d'autres broutent, on les entend. Une chouette s'envole et quelques arbres grincent car un vent léger souffle maintenant. La maison, un genre de cabane forestière, possède un appentis, une sorte de remise dont la porte est ouverte. A l'intérieur, on entend des remuements. Jabban vit seul et personne ne passe par ce côté du bois, le chemin s'y arrête. Craindre le voleur est une habitude qui se construit, Jabban ne l'a pas, il pousse la porte doucement. Des yeux luisent dans la demi-obscurité, c'est

un renard. L'animal est jeune, Jabban l'observe, le renard l'observe, Jabban est-il vieux ?... Le temps passe. Il faut pourtant faire quelque chose. C'est Jabban le premier qui se jette sur le renardeau, le voilà attrapé, il est farouche, il se débat et cherche à mordre.

- aïe ! Ça fait très mal !

Jabban le serre plus fort jusqu'à l'étouffer, il ne se rendra pas. « Pauvre bête ! lààà, gentille, calme ; c'est rien..., rien... » Jabban murmure des mots comme on chante une berceuse ; la nuit tout autour lentement s'épaissit.

Que faire d'un renard ?

Pour aller jusqu'à la maison, il faut contourner un tas de bois, pour y entrer, la clef se trouve sous une pierre. Le renard est si tendu qu'à le tenir ferme, Jabban l'étouffe un peu. Il le serre davantage encore en se baissant, le renard se plaint, halète et son cœur bat très vite : « làààà, calme ! Je te chanterai une chanson... »

A tâtons, voici la clef, quelques marches conduisent au perron. La serrure n'est pas facile à trouver, le chambranle gêne et le renard la cache mais Jabban la devine de la main. La porte s'ouvre, sous l'étagère se trouve la corde à puiser l'eau. Faire un nœud d'une seule main n'est pas facile, le renard sent sa chance, il remue davantage. Jabban immobilise le museau, c'est dur de respirer, le renard s'assagit. Jabban attache le renard au pied de la table et le renard tire durement, s'étrangle et tire, tire encore...

Tire, joli renard, tire donc, la corde est bien serrée et tu ne peux partir !

Il est tard déjà, Jabban se réchauffe une boîte de haricots blancs à la tomate ; il mange en regardant la bête qui halète. « Ne tire pas comme ça ! » Et puis c'est l'heure du coucher, les étoiles scintillent au loin derrière les vitres de la pièce... Pour saisir la joie, faut-il jouer quelques notes et chanter la prouesse comme on vantait aux temps anciens dans les déserts en friche les exploits des bergers ? Jabban s'endort...

Jabban possède un beau renard
C'est un beau renard qu'il possède

Qui peut en dire autant ?

Autant, personne ne peut en dire.

Puis c'est un autre jour...

Le matin, le réveil n'est pas difficile, la lumière vient ouvrir les yeux. Jabban s'étire dans les draps chauds, saute en bas du lit, se chausse et va jusqu'à l'évier ; il se passe de l'eau sur son visage, remplit une casserole et cherche dans le placard ménagé dans l'épaisseur du mur les biscottes, le beurre et le café. Mais alors...

Alors les biscottes, le beurre, tout est renversé, et « sans d'ssus-d'ssous », ainsi qu'il le raconte plus tard au Patron. Alors ça lui revient qu'un renard...

Mais où est-il ?

Et donc : « pas de renard ! Aurais-je donc rêvé ? »

Un jour de pluie

On rêve sous la pluie au bonheur qu'il y aurait à déambuler sans craindre les gouttes, à se mouiller sous l'averse chaude, tranquillement aller son chemin détendu et serein accompagné par le martèlement léger qui court sur les feuilles ... Et dans les bois ainsi errer sans but, sans même chercher des champignons, juste marcher en étouffant le bruit des pas, ne suivant donc pas les sentiers mais plutôt l'herbe verte sur le bord en évitant aussi les morceaux de bois qui craquent et signalent la passage, errer comme ça pour ne pas paraître, s'évanouir sans se cacher et aller sa vie comme si l'on n'était pas venu, errer ainsi dans les bois sans que glissent les jours, absorbé dans un instant qui s'éternise sous la pluie clémente et douce qui mouille doucement sans refroidir... Très tôt ce matin Jabban erre ainsi dans les bois, tout doucement et sans bruit en observant le sol sous la pluie. Bientôt cependant c'est l'heure d'aller au travail, le voici qui revient, prend sa veste, marche par le sentier, et les vaches le suivent derrière la clôture...

« Le renard, il fait ce qu'il veut, dit-il au patron qui l'approuve.

-mais comment qu'il est sorti ?

-j'sais pas vraiment ; la corde, elle était sciée

-T'as bien regardé chez toi, Jabban ? Doit-y avoir un trou !

-J'ai pas bien eu le temps, Patron. Mais tout autour, y avait rien...

-T'as bien cherché, pas de trace ?

-J'ai rien vu.

Le travail reprend, un clou ici, scier cela, ajuster une fourrure, prendre des mesures... Les vaches sur le bord du champ sont rassemblées autour de quelque chose qui les intéresse; Jabban serre l'étau pour redresser une ferrure. La pluie martèle le toit par intermittence, tantôt il fait soleil, tantôt il pleut ; c'est un drôle de temps.

-Un drôle de temps, Patron. Les vaches, j'sais pas ce qu'elles ont ?

-Ce qu'elles ont... Quoi ?

-Elles sont toutes rassemblées.

-Et alors ?

-Alors, on a l'impression qu'y se passe quelque chose.

-Vas donc voir.

Jabban enjambe le fil électrique, s'approche des bêtes qui ne le fuient pas et s'agglutinent près de lui. C'est bizarre, il les repousse mais elles reviennent alors il s'accroupit et découvre le renard qu'elles cachaient. La brise souffle du bon côté, le renard n'a rien remarqué, il gratte pour dégager l'entrée d'un terrier, fourre son nez dans le trou, gratte, s'échine, s'impatiente sans s'occuper des bêtes qui hument Jabban et palpent ainsi par les narines des indices: comme tout est étrange ce matin ... Bientôt, c'est une averse qui s'annonce par un vent plus fort, il pleut davantage. Jabban se redresse, le renard l'aperçoit puis il file et disparaît.

A l'atelier, on discute : Disparaître au milieu des bêtes et vivre avec elles caché dans la masse du troupeau, c'est mieux que d'être renard solitaire courant sur les landes la faim au ventre sans regarder derrière, ni devant...

-La faim, c'est dur

-Toujours courir, Jabban

-Vaut mieux pas être trop seul, Patron.

-Tout seul, on est tranquille aussi... Mais comment qu'il a pu filer ?

Le Patron ça le dérange, il voudrait y aller voir... Quand la journée est finie, ils gagnent la maison de Jabban, la porte de la remise est entrouverte.

-Si ça se trouve, il est revenu ?

En effet, comme ils ont fait du bruit, le renard se sauve devant eux. Il tient entre ses dents un morceau d'étoffe. La pluie se remet à tomber, Jabban invite le patron à entrer, ils ouvrent le placard, cherchent dans le fond et découvrent deux pierres déplacées qui laissent un passage, étroit certes mais suffisant. Et ça les rassure.

-On boit quelque chose ?

Ils boivent un petit verre d'un vin fermenté.

-C'est quoi ?

-C'est quelque chose de chez nous, on l'appelle koumi...

-Si les renards viennent par ici, c'est qu'ils ont faim.

-Les renards, ils aiment pas trop la pluie

-Les campagnols, ils en mangent beaucoup

... Et la conversation se perd dans les ruissellements de l'eau qui court dans les gouttières et le bois tout autour. Les feuilles des arbres pendent lourdement, les branches sont plus noires et un petit brouillard se lève doucement.

-Ça sent l'automne...

Sous le vent automnal

Le renard ne revint plus, il avait emporté une vieille guenille, un reste de robe d'une femme qui avait vécu là bien avant Jabban. On le dit comme ça comme quand on range sa maison. Il rangeait ce jour qui était jour de congé pour lui et s'occupait à boucher le trou du placard avec quelques pierres et du ciment. Ce n'était pas facile car il fallait se tenir couché pour atteindre l'endroit. Mais Jabban avait le temps et pour se chauffer un café, il s'arrêtait

souvent. Voici par la fenêtre la brise qui passe et les feuilles mortes qui tombent, c'est l'automne qui s'installe comme un petit regret qui vient se faufiler et se mêle à l'odeur du café. L'odeur est forte et ce qu'il faut faire prenant, la journée passe en bricolages et rangements. Le lit maintenant est propre, c'est un plaisir de s'y glisser en respirant les effluves de lavande que la lessive a laissés. Il est l'heure de se coucher car demain on travaille. On entend les grattements des loirs qui cherchent pour l'hiver un gîte bien au sec. Et le renard tout seul dans son terrier humide, Jabban y pense avec mélancolie. Le lendemain, il faisait si beau qu'aller au travail était comme un ravissement. Longeant le pré aux vaches, deux veaux vinrent à lui, il put caresser leurs museaux humides et froids sans s'attarder pourtant à consoler leur plainte lorsqu'il s'éloigna.

-Alors reposé, Jabban ?

-Oui, Patron, une bonne journée que j'ai passée.

Les veaux derrière l'atelier se plaignent, les mères leur ont été retirées car on veut les sevrer.

-Ils sont comme des enfants, ils pleurent.

-Le renard, à qui se plaindrait-il ?

-Aux autres renards, Jabban, c'est comme ça, chacun chez soi.

Derrière les vitres de l'atelier les pauvres bêtes piétinent alors qu'il fait si beau, c'est un peu triste de les voir ainsi et l'ambiance silencieuse en est plus lourde.

-On dirait qu'il va faire de l'orage

-Pas à ce qu'on dit, Jabban.

A midi, ils sortirent la table et s'installèrent dehors à l'ombre d'un très vieux chêne. Ils mangèrent sans se presser, le temps invitait à se détendre et après le café, chacun somnolant légèrement prit des nouvelles de l'autre.

-J'ai bouché le trou et bien fermé la porte de la remise, y pourra pas revenir. C'est dommage aussi.

-Pourquoi, dommage ?

-Un renard, c'est joli à voir. Et les enfants, Patron ?

-Ça va, Jabban, le dernier travaille pas ; une sacré tête de mule !

-Il est jeune.

-C'est ça, Jabban, il est jeune et nous...

-Nous, on est vieux, Patron.

Et comme le soleil incitait à ne rien faire, le Patron demanda à Jabban de raconter comment c'était chez lui quand il était jeune. Et Jabban raconta que c'était bien, que ses parents avait un jardin où couraient des gazelles ; il était entouré de murs, un petit ruisseau le traversait en formant plusieurs bassins, dans certains les enfants se baignaient ; les autres étaient réservés à l'élevage de poissons qu'on appelle alkarib...

-C'est des sortes de carpes.

-Des très grosses ?

-Très, très grosses, Patron...

Les veaux meuglaient encore un peu mais dans la somnolence qui suivit, les palmiers bruissaient davantage comme au-dessus d'eux le chêne sous le vent d'automne.

Le temps passe...

La vie se poursuit ainsi accompagnée des vaches et des veaux dans le champ ; le renard à l'orée du bois parfois entraperçu, parfois comme s'il attendait, faisait un signe, souhaitait qu'on le suive ou qu'on aille vers lui. Jabban s'y essaya sans plus de résultat qu'une sorte de plaisir, quelque chose de vague comme si on avait pris des vacances ou qu'on se sentait justifié d'avoir fait un pas en direction de qui nous y invitait. Le dire de cette manière paraît curieux cependant quand on croise une troupe de sangliers ou bien quelques chevreuils au détour d'une route, on éprouve quelque chose qui se dit à peu près sous cette forme : j'ai pas perdu ma journée !

Jabban en conséquence ne perdait pas ses journées entre le travail et ses occupations, il veillait au renard, aux loirs, aux chevreuils à l'orée du bois dont les feulements incessants répandaient dans sa vie des moires de gaité et quelques profondeurs.

-Ça me parle, Patron.

-Moi, j'ai pas le temps ; t'as bien de la chance...

Il arriva que le temps passât, les années aussi se succédèrent, et puis, Jabban se fit vieux, plus vieux que son Patron qui était né plus tard. Il eut bientôt de la peine à travailler, et quelques maladies l'éprouvèrent durement.

-Jabban, ce n'est plus le même, disait son Patron.

Il se promenait dans les champs, enjambait les fils barbelés autour desquels il avait enroulé aux passages des sacs de plastique ; on pouvait ainsi suivre ses trajets qui menaient loin parfois. On le retrouva un soir assez tard, la nuit venait de tomber, assis sur le bord de la route comme s'il ne voulait pas rentrer.

-J'attends un peu pour repartir.

-Qu'est-ce que t'as ?

-J'ai, ici dans la jambe comme une douleur...

Il cachait sous son manteau un petit renardeau.

-Regarde comme il est beau !

Et ne voulait pas le lâcher.

-Je le suis depuis des jours, sa mère est morte sur la route, écrasée, il est abandonné. J'aimerais bien l'élever.

On le conduisit chez lui où on l'installa. On lui demanda ce qu'il souhaitait, rien d'autre que ce qui était là, disait-il. Il avait une bonne vie, il en était heureux. Parfois quand il pleuvait, c'est vrai, il éprouvait un peu de tristesse mais c'est tout. Et puis avec ce renard-là... En bref, il parvint à garder le renard de la fin de l'automne au début du printemps. Il laissait au renard assez de laisse pour qu'il puisse se trouver des caches et c'est là que Jabban

parvenait à le nourrir en y dissimulant des réserves. Il y mettait de la viande mais souvent, il fallait trouver des mulots qu'il attachait par une patte ; c'était cruel. Une fois ce fut un jeune lapereau qui parvint à se libérer et vint s'écrouler à l'entrée de la maison.

-Comme un reproche, Patron.

L'hiver passa et malgré les gentillesse, il était difficile d'approcher le renard qui grognait quand on tentait de le caresser.

-Beaucoup ont la rage, Jabban.

Mais Jabban aimait son renard, il s'entêta et chaque jour parvint à lui fournir de quoi manger. Parfois, le renard refusait, alors il s'inquiétait, pensais qu'il n'y parviendrait jamais : connaissait-on quelqu'un qui avait réussi ?

-Les chiens, ça vient des loups, pas des renards, Jabban.

-Qu'est-ce qu'on en sait ?

L'hiver passa ce fut le printemps, les bougeons, les feuilles, les fleurs et l'herbe grasse s'épanouirent mais le renard ne sortit plus d'une tanière qu'il avait creusée sous la maison. Jabban craignit qu'il se laisse mourir, il défit le nœud de l'attache qui le contraignait... Et puis ce fut la nuit, il se coucha mais il ne put dormir, il ne put dormir de ce jour car il avait perdu le sommeil.

-Je ne sais pas ce que j'ai, Patron ?

-C'est le renard, Jabban, tu t'es trop attaché à lui.

Il demanda à retravailler mais il avait un remplaçant depuis longtemps...

Ce qui se pourrait.

Le sommeil vient parfois en plein jour alanguir le corps jusqu'à peser sur les yeux et pousser à dormir ; parfois en pleine nuit, impossible de fermer l'œil, les rêveries ne naissent pas, des réflexions et des phrases tournent inlassablement.

-C'est l'âge !

Jabban vieillissait... Ils étaient venus, le renard et puis le renardeau, une fois à l'aurore d'un matin, une autre au crépuscule sous l'orage menaçant. Tantôt l'un, tantôt l'autre, ce fut souvent qu'il les croisa en se promenant, c'est ce qu'il racontait quand on lui demandait comment il occupait ses jours.

-Je fais mon ménage et je marche dans le bois.

-On ne te voit pas au village

-Je n'ai besoin de rien.

C'est un beau jour de juin qu'on le découvrit mort dans un fossé non loin de sa maison. Il devait s'y trouver depuis quelques jours, du moins on le crut car le corps était en partie recouvert de feuilles. On le crut jusqu'à ce qu'on s'aperçoive que la terre tout autour avait été comme grattée.

-Comme si on avait voulu le recouvrir, Ahmed ?

-Vous croyez, Patron ?

Quoiqu'il en soit, la maison resta en l'état. C'était la maison à Jabban mais elle appartenait au Patron qui ne voulut s'en défaire de longtemps... Et puis le temps passa, les choses changèrent, le Patron mourut, c'est sûr, et l'on souhaita démolir cette maison qu'on appelait cabanajaban, ce qui ressemblait à cabana-lapin, d'après la petite Eugénie.

-Mais ça ne veut rien dire ! Lui répondait son frère Robert. Il portait le nom de son grand-père qui n'était autre que le patron de Jabban, il y a longtemps...

-Combien que ça fait ?

-Des lustres !

-Ça veut rien dire, non plus...

Avant de la démolir, un archéologue qui fouillait dans la région voulut voir « la maison d'un des premiers immigrants » selon lui. Il trouva à l'intérieur tout un tas d'objets, des indices qui témoignaient d'une vie. Un trésor futur se cachait là, déclara-t-il. Ce qui était énigmatique. Mais il fallait démolir et l'on démolit en juin à l'aide d'un bulldozer en faisant bien attention, selon Monsieur le Maire, de ne rien abîmer et de tout enfouir tel quel dans une

fosse qu'on ménagea pour tout conserver. On protégea l'ensemble d'une bâche puis on le recouvrit de terre meuble et l'on garda ainsi pour les temps futurs ce mausolée curieux mais non point énigmatique.

Et la petite Eugénie lorsqu'elle eut grandi, y découvrit un jour toute une colonie de renards, cela se pourrait... Mais alors, craignant de ne rien retrouver, on avait appelé les chasseurs, et cela se pourrait aussi...